

REDACTION ADMINISTRATION ET PUBLICITE
148-150, avenue des Champs-Élysées
Téléphone : Elysées 30-81

8 mois 5 francs 1 an 10 francs

Paris, Seine, Seine-et-Oise et départements limitrophes 25 x 40 x 25
Départements 30 x 40 x 25
Etranger 35 x 40 x 25

Adresser les communications à COMEDIA-PARIS
Cliquez Postal : 105-72 Paris

COMEDIA

JEAN DE ROVERA
Directeur

25^e ANNÉE. — N° 6.859

« Une ample comédie aux cent actes divers et dont le scène est l'univers. »
(LA FONTAINE)

Afin d'accorder à son personnel un repos complet pour la Toussaint,
COMEDIA
suivant l'usage observé depuis huit ans, ne paraîtra pas lundi 2 novembre.

PARIS, SEINE ET S.-ET-O. : 25 CENTIMES

SAMEDI 31 OCTOBRE 1931

DEPARTEMENTS : 30 CENTIMES

UNE GRANDE DAME ARCHÉOLOGUE

La princesse Achille Murat nous dit comment elle devint archéologue et pourquoi elle prépare sa thèse

Ce n'est pas dans un bonhoir oriental tout garni de statistiques de bouddhas que me reçoit S. A. la princesse Murat, mais bien dans le grand salon des « Aigles », où le soleil entre à plaisir et que l'aigle enveloppe de sa hauteaine beauté. Blune, dans un ensemble de sport blanc et rouge, elle est si jeune, si fraîche, que si le l'imaginaire volontiers voyageuse intrépide en « les forêts d'Asie », j'ai beaucoup de mal à concevoir qu'elle est la mère de quatre enfants, dont la dernière a cinq semaines et la première quatre ans.

— Madame, comment naquit votre prédilection pour les arts indiens ?

— Eh ! bien, d'abord, lors de mon premier voyage en Indochine, où j'ai des attaches assez profondes, puisque c'est mon grand-père, le général de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine et des Colonies sous Napoléon III, qui par sa résistance à certains projets de l'empereur, réussit à maintenir en Indochine les troupes françaises que l'on voulait envoyer au Mexique, et par là, à conserver la péninsule à la France. Ce voyage détermina ma passion pour l'Extrême-Orient. Cependant, le ne comprenais pas encore l'étude spéciale. Après mon mariage, le repatriement de mon mari, j'ai eu l'occasion de visiter d'abord un voyage touristique et

cessaires : art et archéologie. Mais je ne pus les entreprendre aussitôt, retardée d'abord par un voyage au Maroc, puis un nouveau départ vers le Laos. Nous avons alors séjourné sur le plateau des Bolovens, parmi une population assez primitive, mais très indépendante, qui ne reconnaît aucun gouvernement. A notre retour, en 1925, je commençai de suivre les cours de l'École du Louvre, et même d'aider, à la Sorbonne, au Collège de France. Et j'ai passé les examens qui m'ont donné droit au titre d'ancienne élève de l'École du Louvre.

— Tout en continuant vos tournées de conférences ?

— Oui, en France, où nous avons parlé dans 60 villes, en Belgique, à Londres.

— La princesse Murat, qui a séjourné pendant quatre ans en Angleterre, fait, en anglais, ses conférences à Londres et aux Etats-Unis, conférences illustrées par le film tourné en Indochine, au Laos plus spécialement, par la princesse Achille, qui, on le sait, est le fils de la princesse Lucien Murat, subtil et charmant écrivain.

— Avez-vous étudié la littérature hindoue aussi ?

— Quelques légendes bouddhistes seulement, c'est nécessaire pour la compréhension de certains monuments.

— Vous préparez votre thèse maintenant ?

— Oui, mais avec mes enfants, j'ai si peu de temps pour travailler.

— Quel en sera le sujet ?

— C'est...

— Mais ici j'ai promis le silence ; car cette thèse n'est pas assez avancée pour qu'on en parle déjà.

— Où ferez-vous vos prochaines conférences ?

— Au début de 1932, dans les Pays-Bas, et toujours sur l'Indochine. Vos publics, si divers ?

— Très extrêmement intéressés.

— Avez-vous le plaisir d'être d'archéologue et de visiter les sites archéologiques et les musées de la région de l'Extrême-Orient ?

— Et vous comptez bientôt repartir pour cet Extrême-Orient ?

— Alors toute la jeunesse de la si grande science archéologique s'épanouit dans son site.

— Je le voudrais... Mais quand, quand ?... lorsque mes filles seront mariées ?

— Je voudrais aller dans l'Inde, que je connais pas et qui est le berceau de l'art bouddhiste.

— Quelle a été, au cours de vos voyages à l'intérieur de l'Indochine, votre plus forte évocation ? La rencontre d'une pagode, une chaise au Laos ?

— Non, le passage des rapides. On est brusquement enlevé dans la longue pirogue et porté entre des rochers, en se demandant en quel état l'on se retrouvera ! Mais un trentième rapide de la tournée, on s'habitue...

— Avez-vous étudié le sanscrit ?

— C'est-à-dire que j'en connais quelques éléments, mais c'est une étude trop longue, et je n'ai pas le temps.

— Madame la marquise de Chasseloup-Laubat, mariée avec malice, fit à Chantilly, Chantilly, à peu près pas interrompre l'entretien, d'ailleurs terminé.

— Tandis que nous marchions sur les sentiers montés, chauds encore de soleil, le possédant d'utiles questions à la princesse Murat, enveloppée maintenant d'un grand burnous blanc.

— Avez-vous chassé le bas, Madame ?

— Non, mon mari, lui, beaucoup.

— Et lui ?

— Non plus.

— Par où occchie ou par goût ?

— La lecture femme sourit.

— Peut-être un peu de bouddhisme, dit-elle, sur un ton mi-ironique.

— C'est ce que je voulais savoir.

— Je le sais, sachant que, pour le moment, la savante voyageuse, si si charmant accueil, est une maman très occupée.



Une sala au Laos.
Recueillie par la princesse Achille Murat.

organisé, que ce continue, pour mon mari et moi, après le départ des touristes que nous avons emmenés, pour une tournée de deux mois à l'intérieur de la colonie.

— Alors, pirogues, cheval, charrettes à bœufs ?

— C'est cela ! Éléphants aussi.

Après, nous allons nous deux faire une tournée de conférences aux Etats-Unis. Et de retour en Extrême-Orient, j'irai en Cambodge. Cette fois, j'assisterai à des fêtes dans la région de Sambor-Préaek, fort peu connue, et où l'on trouve des temples de l'époque pré-angkorienne. Malheureusement de ne pouvoir prendre une part effective au festival, le désir de faire les études né-

Le droit des pauvres ne peut être appliqué à l'entrée des Musées

La ville de Versailles, pour se procurer des ressources, avait décidé de prélever une taxe spéciale à titre de « droit des pauvres » sur les entrées aux musées du Palais national et du Palais de Versailles. Du les querres n'aboutissent point de droit.

Le tribunal de Versailles estima que cette taxe était illégale.

Sur appel de la ville de Versailles, cette affaire revint hier devant la Cour de Paris, qui après plaidoiries de M. Saint-Mélan, ancien maire de Versailles, et Freyrie, représentant les ministères des Beaux-Arts et des Finances, a débouté la ville de Versailles de sa prétention.

Dans son arrêt, la Cour a estimé que la loi de Finances en V autorisant le droit des pauvres ne s'appliquait qu'aux spectacles et non aux musées.

DE TOUT UN PEU

- L'U. S. de France a gagné douze heures d'avance sur son horaire. On pense que M. Pictet Laval sera à Paris lundi, à seize heures.
- M. von Hirsch, ambassadeur d'Allemagne en France, est arrivé, hier, à Berlin, venant de Paris. Il doit s'entretenir avec le chancelier au sujet des propositions allemandes qui doivent être faites au gouvernement français au sujet des crédits à court terme.
- L'état de santé de l'acteur Deshayes n'est pas plus inquiétant, mais les médecins déclarent que son rétablissement nécessitera beaucoup de soins.
- On continuera à occuper beaucoup de soldats allemands dans les régions frontalières. Fichtelberg a déclaré que son détachement sera en avant ; ceux de M. Gœtler, ancien ministre de la Reichwehr, du général von Sarkis et même celui de Hitler, qui déclarent que l'occupation nationale sera de dix semaines.
- M. Lottin, député radical général de France au Maroc, quittera Paris demain dimanche, à 19 h. 25, pour rejoindre son poste.
- En vue de réaliser le budget international, les aviateurs Monnet et Barthe ont quitté l'aérodrome d'Issy, hier, à 15 h. 15, pour Colomb-Bechar, dernière étape du voyage.



La princesse Murat vêtue d'une robe cambodgienne, offerte par le roi Sihanouk.

NOS ÉCHOS

Montmartrois ECRIT EN TAXI PENDANT UN ARRÊT

Nous pacifique et paisible point de Paris fait au lieu une guerre si acharnée qu'on se demande comment il peut advenir qu'on soit arrêté, en taxi, par la police, et que l'on soit obligé de s'expliquer devant un juge.

— Au début de 1932, dans les Pays-Bas, et toujours sur l'Indochine. Vos publics, si divers ?

— Très extrêmement intéressés.

— Avez-vous le plaisir d'être d'archéologue et de visiter les sites archéologiques et les musées de la région de l'Extrême-Orient ?

— Et vous comptez bientôt repartir pour cet Extrême-Orient ?

— Alors toute la jeunesse de la si grande science archéologique s'épanouit dans son site.

— Je le voudrais... Mais quand, quand ?... lorsque mes filles seront mariées ?

— Je voudrais aller dans l'Inde, que je connais pas et qui est le berceau de l'art bouddhiste.

— Quelle a été, au cours de vos voyages à l'intérieur de l'Indochine, votre plus forte évocation ? La rencontre d'une pagode, une chaise au Laos ?

— Non, le passage des rapides. On est brusquement enlevé dans la longue pirogue et porté entre des rochers, en se demandant en quel état l'on se retrouvera ! Mais un trentième rapide de la tournée, on s'habitue...

— Avez-vous étudié le sanscrit ?

— C'est-à-dire que j'en connais quelques éléments, mais c'est une étude trop longue, et je n'ai pas le temps.

— Madame la marquise de Chasseloup-Laubat, mariée avec malice, fit à Chantilly, Chantilly, à peu près pas interrompre l'entretien, d'ailleurs terminé.

— Tandis que nous marchions sur les sentiers montés, chauds encore de soleil, le possédant d'utiles questions à la princesse Murat, enveloppée maintenant d'un grand burnous blanc.

— Avez-vous chassé le bas, Madame ?

— Non, mon mari, lui, beaucoup.

— Et lui ?

— Non plus.

— Par où occchie ou par goût ?

— La lecture femme sourit.

— Peut-être un peu de bouddhisme, dit-elle, sur un ton mi-ironique.

— C'est ce que je voulais savoir.

— Je le sais, sachant que, pour le moment, la savante voyageuse, si si charmant accueil, est une maman très occupée.

Entre nous

Le retour des chrysanthèmes

Chaque année, en novembre, ils reviennent, comme il en est toujours, les chrysanthèmes, ces fleurs de la joie, de la santé, de la prospérité. Ils ont été pendant un long temps chargés de la décoration pour la fête des Morts !

Mais ils ont bien changé. Autrefois fleurs maigres, maigres, disgraciées, fleurs des pauvres. Les voilà devenues splendides, avec d'abondantes chapeaux bouclés, couleurs d'or, couleur de soleil couchant, couleur de neige. Les salons leur ont ouvert leurs portes. Les belles dames les coiffent. Dans un

deux à effectuer, en espèces et non autrement.

Et raison des circonstances actuelles, nous vous serions obligés de vouloir bien vous conformer, jusqu'à nouvel avis de notre part, à cette clause de notre convention.

Veuillez agréer, etc.

Il s'agit d'une société immobilière particulièrement riche... Quel exemple de civisme elle donne !

Le ministre des Finances avait cependant, croyez-vous, recommandé le paiement par chèque.

Pourvu qu'avec la généralisation d'une telle « préférence » (1) les banques n'en viennent pas à dire : « Et voilà pourquoi notre caisse est muette. »

Noces de diamant

Elles sont rares... Nous avons d'autant plus de plaisir à signaler celles-ci, qui viennent d'être célébrées, que ce sont celles de M. et Mme Jacques Ploin.

M. Jacques Ploin, qui doit avoir près de 95 ans, est l'ancien député de la Haute-Garonne, puis de la Lozère, et fut longtemps, à la Chambre, le chef du parti libéral. Il ne laissa au Parlement que des amis, où son départ marqua la fin de ce vieux libéralisme français que tant nous envieront à l'époque et qui paraît à jamais défunt.

Les noces de diamant de M. et Mme Jacques Ploin ont été célébrées dans la Gironde, à Sadirac, dont M. Jacques Ploin est maire depuis plus de trente ans.

Le conseil municipal et toutes les sociétés locales ont voulu exprimer au couple leurs vœux et leur sympathie.

Tout le pays s'y associait, et nous adressons personnellement à M. et Mme Jacques Ploin nos souhaits d'heureuse longévité.

HORATIO.
(Lire la suite en troisième page)

Le Théâtre et la Musique dans les départements

Comedia se paraissant par le lundi 3 novembre, jour consacré aux Morts, nos lecteurs trouveront, dans notre numéro de mardi 1 novembre, notre page hebdomadaire consacrée au Théâtre et à la Musique en Province.

L'Académie des Inscriptions décerne à Pierre Paris un prix posthume

Il permettra de payer les obsèques de ce grand savant mort pauvre.

M. A. Pouch, président de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, a annoncé, hier, en ouvrant la séance hebdomadaire de cette Compagnie, l'éloge funèbre du regretté académicien Pierre Paris, qui fut le premier directeur de la Maison Velpeux à Madrid.

Après avoir évoqué, avec émotion, la brillante carrière scientifique de son défunt confrère, M. A. Pouch a ainsi parlé de la vie de Pierre Paris en Espagne, pendant la guerre.

— Cet ouvrage inestimable de toutes les tâches utiles et nobles, était un cœur dévoué et un bon Français. Il fut cruellement éprouvé pendant la guerre, par la perte de deux fils.

— Grâce à lui, grâce à nos confrères de l'Académie française, Mgr Baudrillard — son aide d'un an sur la liste des promotions de Normale — la justice de la cause française fut peu à peu mieux connue, beaucoup de sympathies nous furent gagnées.

Après ce discours, qui a été écouté debout par l'assemblée, l'Académie a voté, à l'unanimité, le prix Thureau-Daniels relatif à la mémoire de Pierre Paris, pour l'ensemble de son œuvre archéologique en Espagne. La Commission de la médaille Paul Blanchet a décidé de décerner deux médailles d'or à M. Davin, directeur du service topographique en Tunisie, pour ses études relatives à la topographie antique de Tanaï ; l'autre conjointement à Mme Jeanne et à M. Prosper Aguiar, pour leurs fouilles dans le département de Constantine.

Il s'agit d'un devoir mais un devoir de noter ici que si l'Académie a cru devoir décerner un prix à un mort, c'est parce que Pierre Paris, comme tant d'autres savants, n'a pu laisser aucun bien. Telle est aujourd'hui la condition des intellectuels. Et, pour parler net, ce prix posthume servira à payer les obsèques de cet éminent archéologue. Que nous oserions ajouter à cela ! — L. A.

La Sculpture et le Modelage au Salon d'Automne

par M. Gaston POULAIN

Le Salon d'Automne est « reconnu d'utilité publique », comme celui de la Nationale ou des Artistes Français.

On se demanderait pourquoi, s'il ne portait en son sein, ainsi qu'il est dit dans le programme, les éléments d'une Renaissance.

Nous croyons, personnellement, cette renaissance accomplie. Mais certains de ses éléments, d'année en année, sans se renouveler, se perfectionnent et par là aident à la préparation scientifique d'une nouvelle évolution. Essayons donc de mettre en relief, dans le domaine de la sculpture, ceux qui, demain, pourront être, par la génération prochaine, reconnus utiles.

Les animaliers à la Tartarin

Les animaliers sont nombreux au Salon d'Automne. A examiner leur production, il est permis de se demander s'ils ne sont pas plus compétents en zoologie qu'en sculpture.

Ces animaliers vont, en effet, chercher leurs modèles dans une faune d'Exposition coloniale, de Jardin des Plantes, de Jardin d'Acclimatation, uniquement parce qu'ils croient révéler la sculpture par le moyen de formes malgré tout rares sous notre ciel.

Barry et Delacroix sont les grands coupables qui chassèrent pittoresquement le lion et le tigre au peu comme Tartarin.

J'avois l'aveoir jamais vu de faire autrement qu'enfermés Barry et Delacroix en ont-ils vu d'autres ? Cela m'étonnerait.

Or, un artiste, et Taine le démodé l'a bien compris, ne saurait s'assimiler l'esprit d'un motif que s'il a préalablement étudié ce motif dans son atmosphère, dans son milieu, dans sa vie propre.

La forme seule n'est rien sans l'intelligence, mais l'intelligence ne supplée pas toujours à la connaissance.

Cela n'est point seulement affaire de technique ou de proportion. Un autre élément intervient, et qui dépasse de beaucoup le cadre, par exemple, continue le principal, ajoutant la forme par sa matière synthétique, la forme solide pour une prégnance plus que réelle. L'art — d'acclimatation — n'est pas un art : ce n'est encore — en notre temps où seul règne un vague besoin d'internationalisme, présente une mode passagère pour ne pas être passive — qu'une formule.

Et nous ne saurions, de beaucoup, préférer les animaux familiers, présentés au Salon d'Automne au lieu de nous enthousiasmer pour les animaux sauvages qu'on y exhibe, qu'on y réduit à notre intention.

L'Anon de M. Arus, le Chevalier de Mlle Simone Marys, les Chats de M. Navellier, bien qu'ils soient ébauchés, les Bouillottes de M. Hilbert, bien que semblant assés à une inutile guerre ponce, l'Oiseau dans un tissu de M. Pompon, nous paraissent plus vrais, plus vivants, jusque dans les excès de leur naturalisme, tenant parfois du jouet, que la Loure, l'Orion aux fragments si divisés, le facile Toucan de M. Huggler, l'Hamadryas de M. Litmas, inspiré des œuvres de M. Lémar, qui lui-même expose un Alligator, gros lézard traduit en galvanoplastie et revu par un géomètre, le Kangourou, conçu seulement comme une forme encastrée et mise sur son Oiseau à la Pompon, perché sur une motte de beurre, qui est en bronze, de M. Hilbert, et la Lionne de M. Bastiau, plus intéressante à une échelle moindre, l'Oiseau désarticulé de M. Guyot, le seigneur Bismarck en gorgone de M. Joseph Hecht, le Puffin de Chant Orléon fort décorateur de Mme Simone Marys, le Chimpanzé de M. Hilbert, qui, malgré ses attitudes avec le Scribe accroupi, reste limbo du procédé Lémar et ne se distingue par un jeu d'ombres persistant, d'une stylisation par trop systématique. Ce Chimpanzé, cependant, et c'est là son principal avantage, garde le caractère et le volume de la pierre dans lequel il fut taillé.

Entre le moyen de la cuisine populaire, divisée comme celle d'un homard, donc avant tout décoratif, et celui de la terre parfaitement amassée en bouillottes déracées, les animaliers du Salon d'Automne se continuent depuis dix ans : leurs progrès finissent par en être presque annihilés. Nous avons Jules VÉRAN.

Le retour des chrysanthèmes

Chaque année, en novembre, ils reviennent, comme il en est toujours, les chrysanthèmes, ces fleurs de la joie, de la santé, de la prospérité. Ils ont été pendant un long temps chargés de la décoration pour la fête des Morts !

Mais ils ont bien changé. Autrefois fleurs maigres, maigres, disgraciées, fleurs des pauvres. Les voilà devenues splendides, avec d'abondantes chapeaux bouclés, couleurs d'or, couleur de soleil couchant, couleur de neige. Les salons leur ont ouvert leurs portes. Les belles dames les coiffent. Dans un



Le retour des chrysanthèmes.

Ce qu'on verrait au Salon Nautique, si...



Pierre Mac Orlan, Paul Chack, Francis Cargo (pardon... Carco), Albert Londres, Raymonde Machard, exposaient leurs baleaux favoris.

Le buste, œuvre fragmentaire

Deux raisons président à cette erreur plastique qu'on dénomme le buste : l'épidémie archéologique, l'étroussage — souvenirs loix à notre échelle — des lieux où nous vivons.

Le fragment, dans la sculpture contemporaine, repose sur la découverte d'anciennes incomplètes. Il convient d'autre part à l'exactitude de nos jardins, de nos rues, de nos logis.

Trop de sculpteurs le considèrent, depuis Rodin surtout, comme un aboutissement, alors qu'il ne constitue, en vérité, que l'infime partie d'une entité liée aux plus hautes et sur plus vases conceptions philosophiques et sociales d'un organisme national. Jolie tête, diront-ils au Salon d'Automne, en songeant au finaliste, mais de corps point... Or, il n'est pas de tête sans corps, pas plus qu'il n'est de corps sans tête. L'œuvre admet la pièce anatomique restée en cage chez nous comme le babouin resté au pot ?

Le visage en soi n'est pas une fin, mais seulement un accident. Il ne peut se suffire à lui-même à moins que l'artiste qui le traite nous prouve, ce faisant, qu'il a toujours prélevé à l'esprit le monde extérieur dont il ne nous montre qu'une région, la plus séduisante guis-à première vue la plus proche de nous, à nos yeux à peu communément. La plus séduisante ? Oui. Donc celle qui peut faire le plus d'effet sur le public.

Que ce public cependant ne se trompe point. Rien ne ressemble plus, on l'a dit cent fois, à un bon buste qu'un mannequin. C'est toujours une tête, n'est-ce pas ? Avec un front, deux yeux, un nez, des joues, une bouche, un menton, des oreilles, un crâne.

Mais c'est dans cette partie qu'intervient la maîtrise du sculpteur, sa sensibilité, son intelligence. Ce sont elles qui accomplissent la transmission de la matière, l'adaptation du modèle à cette matière et qui, tout les jours doivent ressusciter le lieu, toute la tête visible et le corps possible.

Et ce corps, si fin le fait pas contredire avec un socle. En-là de marbre le plus rare, il ne faut pas s'arrêter à la section qui paraît d'écarter la tête et le corps et qui, réellement, devrait les unir. Ils sont peut, très peu, au Salon d'Automne comme ailleurs, les sculpteurs qui voient au delà des têtes qu'ils nous montrent.

M. Marcel Gimond, M. Otto Banninger, M. Robert Pimienta sont de ceux-là. M. Nicot, M. Dejean, M. Tchamg ont bien fait en éry, et si M. Jan et Jiel Martel délaissent leurs méthodes habituelles à force d'être uniquement intelligents, s'ils ne s'en tiennent pas à une structure si déposable qu'elle en garde un caractère de métal. Ils en seraient passés, je ne sais pas si M. Marcel Gimond ira plus loin que le bat qui l'attire après se l'être proposé : son œuvre gagne en noblesse, en force intérieure, en sensibilité, mais sa tension mentale et malheureusement, c'est-à-dire, la plénitude de sa maturité.

Il en est de même de M. Pimienta qui ne saurait dépasser sans danger le point où l'a mené sa race, sa subtilité qui lui fait retrouver dans sa tête d'homme en cours d'évolution l'expression du masque mortuaire d'Honoré IV.

Quant à M. Otto Banninger, on peut beaucoup attendre de lui : son métier, sans excès, se contracte, la pierre lui résiste pour ne céder que mieux, son sentiment, sa compréhension de l'exacte sculpture le maintiennent aux limites de la rudesse.

D'autres, plus jeunes, heureusement l'art à la fois si facile et si dur : M. Carabon à l'étroussé, esthéticien, M. Burel qui travaille proprement, M. Abrarowski enfin.

La modelage fournit des bustes aussi communs qu'innumérables, avant tout auteurs M. Albert Marquet (à tout méchant seigneur tout bonheur), M. Adam Tschus, écolier sans ambition, M. Halbout, M. Bismarck, Mlle Gardner, fervente d'un quelconque Niederhans Rodolphe, Mlle Suzanne Lefèvre, Mme Gerchein, M.M. Constant Brulé, Rakine, Agrippin Ple, qui semble, en taillant du bois, échappé de la manufacture de Coppenhague ; Sabouraud, Berthoud, qui craint révoquer le grand-baillement par l'entremise de M. Moreau-Vautier, Casny de Mayis, Descloux, Benoit, Rosso-Rossi, Berthouss, Le Fagnays, Black pourtant doux, Weilheimer qui fait de vous-Marcus, Badin, Cavillanne, Tailletet le bouddhiste, Allen Terré, etc.

par Ralph SOUPAULT

Le buste, œuvre fragmentaire

Deux raisons président à cette erreur plastique qu'on dénomme le buste : l'épidémie archéologique, l'étroussage — souvenirs loix à notre échelle — des lieux où nous vivons.

Le fragment, dans la sculpture contemporaine, repose sur la découverte d'anciennes incomplètes. Il convient d'autre part à l'exactitude de nos jardins, de nos rues, de nos logis.

Trop de sculpteurs le considèrent, depuis Rodin surtout, comme un aboutissement, alors qu'il ne constitue, en vérité, que l'infime partie d'une entité liée aux plus hautes et sur plus vases conceptions philosophiques et sociales d'un organisme national. Jolie tête, diront-ils au Salon d'Automne, en songeant au finaliste, mais de corps point... Or, il n'est pas de tête sans corps, pas plus qu'il n'est de corps sans tête. L'œuvre admet la pièce anatomique restée en cage chez nous comme le babouin resté au pot ?

Le visage en soi n'est pas une fin, mais seulement un accident. Il ne peut se suffire à lui-même à moins que l'artiste qui le traite nous prouve, ce faisant, qu'il a toujours prélevé à l'esprit le monde extérieur dont il ne nous montre qu'une région, la plus séduisante guis-à première vue la plus proche de nous, à nos yeux à peu communément. La plus séduisante ? Oui. Donc celle qui peut faire le plus d'effet sur le public.

Que ce public cependant ne se trompe point. Rien ne ressemble plus, on l'a dit cent fois, à un bon buste qu'un mannequin. C'est toujours une tête, n'est-ce pas ? Avec un front, deux yeux, un nez, des joues, une bouche, un menton, des oreilles, un crâne.

Mais c'est dans cette partie qu'intervient la maîtrise du sculpteur, sa sensibilité, son intelligence. Ce sont elles qui accomplissent la transmission de la matière, l'adaptation du modèle à cette matière et qui, tout les jours doivent ressusciter le lieu, toute la tête visible et le corps possible.

Et ce corps, si fin le fait pas contredire avec un socle. En-là de marbre le plus rare, il ne faut pas s'arrêter à la section qui paraît d'écarter la tête et le corps et qui, réellement, devrait les unir. Ils sont peut, très peu, au Salon d'Automne comme ailleurs, les sculpteurs qui voient au delà des têtes qu'ils nous montrent.

M. Marcel Gimond, M. Otto Banninger, M. Robert Pimienta sont de ceux-là. M. Nicot, M. Dejean, M. Tchamg ont bien fait en éry, et si M. Jan et Jiel Martel délaissent leurs méthodes habituelles à force d'être uniquement intelligents, s'ils ne s'en tiennent pas à une structure si déposable qu'elle en garde un caractère de métal. Ils en seraient passés, je ne sais pas si M. Marcel Gimond ira plus loin que le bat qui l'attire après se l'être proposé : son œuvre gagne en noblesse, en force intérieure, en sensibilité, mais sa tension mentale et malheureusement, c'est-à-dire, la plénitude de sa maturité.

Il en est de même de M. Pimienta qui ne saurait dépasser sans danger le point où l'a mené sa race, sa subtilité qui lui fait retrouver dans sa tête d'homme en cours d'évolution l'expression du masque mortuaire d'Honoré IV.

Quant à M. Otto Banninger, on peut beaucoup attendre de lui : son métier, sans excès, se contracte, la pierre lui résiste pour ne céder que mieux, son sentiment, sa compréhension de l'exacte sculpture le maintiennent aux limites de la rudesse.

D'autres, plus jeunes, heureusement l'art à la fois si facile et si dur : M. Carabon à l'étroussé, esthéticien, M. Burel qui travaille proprement, M. Abrarowski enfin.

La modelage fournit des bustes aussi communs qu'innumérables, avant tout auteurs M. Albert Marquet (à tout méchant seigneur tout bonheur), M. Adam Tschus, écolier sans ambition, M. Halbout, M. Bismarck, Mlle Gardner, fervente d'un quelconque Niederhans Rodolphe, Mlle Suzanne Lefèvre, Mme Gerchein, M.M. Constant Brulé, Rakine, Agrippin Ple, qui semble, en taillant du bois, échappé de la manufacture de Coppenhague ; Sabouraud, Berthoud, qui craint révoquer le grand-baillement par l'entremise de M. Moreau-Vautier, Casny de Mayis, Descloux, Benoit, Rosso-Rossi, Berthouss, Le Fagnays, Black pourtant doux, Weilheimer qui fait de vous-Marcus, Badin, Cavillanne, Tailletet le bouddhiste, Allen Terré, etc.

Gaston POULAIN.
(Lire la suite en troisième page)